

**LA PLACE  
DE LA TRAGÉDIE GRECQUE  
DANS LA MORT ET LA  
RÉSURRECTION  
DE JÉSUS DE NAZARETH**

**par**

**Claude BRULEY**

## LA PLACE DE LA TRAGEDIE GRECQUE DANS LA MORT ET LA RESURRECTION DE JESUS DE NAZARETH

Dans cette étude nous allons considérer la passion et la mort sur la croix de Jésus de Nazareth, au plein sens du terme, comme une véritable tragédie. C'est à dire, pour ce Dieu devenu homme, un événement comportant un risque majeur: celui de perdre une conscience acquise au cours d'un temps incommensurable; une conscience désormais porteuse de cette extraordinaire expérience humaine que ce Dieu vient de vivre. Ce risque, la pensée chrétienne dans son ensemble n'a jamais voulu en tenir compte, puisque, selon sa foi, ce Dieu reconnu immortel ne pouvait en aucune manière être touché par une mort qui, bien que mettant fin à sa nature humaine constituée ici bas et vouée dès sa naissance à cette forme de disparition, laissait forcément intacte, sinon enrichie par l'expérience, sa nature divine.

Une tragédie qui, pour ce qui nous concerne, a déjà été vécue un certain nombre de fois au cours de nos précédentes incarnations. Une tragédie pour ces "persona" que nous avons édifiées avec souvent beaucoup de difficultés sinon de souffrances, auxquelles nous tenions par dessus tout et qui, malgré cela, à travers la mort, se désagrégèrent pour ne plus laisser qu'un nom, une histoire passée. Ces noms, ces histoires, qui remplissent aujourd'hui les pages de nos dictionnaires.

Qui pourrait penser, en considérant ces milliers de noms soigneusement répertoriés, qu'une seule âme ait pu au cours des Ages en porter successivement plusieurs? Que de "persona" en quête d'auteur dans ces chroniques du temps passé. Ces personnalités qui faisaient le bonheur sinon la gloire de l'âme qui les avait au cours des ans façonnée. N'y a-t-il pas là une véritable tragédie répétitive qui justifierait chez beaucoup la peur de trépasser? Ne risquons-nous pas dans cette existence présente, une fois encore, de perdre cette conscience chèrement acquise? Mais n'est-ce pas cela que voulaient exprimer les Grecs quand ils affirmaient qu'il valait encore mieux être un mendiant ici-bas qu'un roi dans le Hadès, une ombre dans le séjour des morts?

Il y aurait là une réelle menace pour peu qu'on tienne pour une valeur certaine la "persona" que nous éditions au cours de cette existence présente. Une tragédie à venir que les Grecs, ont su, comme nous le verrons, porter à l'écran, c'est à dire manifester dans les formes théâtrales de l'époque.

Cette peur de mourir, de perdre conscience au sens plénier du terme, semblerait propre à l'évolution de cette terre. Plus précisément, elle semblerait le produit de notre consciencialisation, de notre attachement aux formes matérielles qui nous permettent d'acquérir une raison, une conscience de soi ne pouvant apparemment pas être édifiée ailleurs. Et, ce qui est capital pour l'âme arrivée à ce point précis de son évolution, grâce à l'action conjointe de la minéralisation subie par le corps, avoir le sentiment d'être seule chez elle. De pouvoir éventuellement, prendre une distance quand elle le juge nécessaire, afin de se séparer des autres, ne plus dépendre d'eux pour penser, aimer, vouloir. Qualité propre à ce corps minéralisé qui, tant qu'on l'habite, nous donne la possibilité de découvrir nos valeurs propres ou notre vide particulier, quand cette prise de conscience devient possible.

Ainsi il semblerait qu'une âme animale, ou restée animale, ne puisse connaître (hors de toute menace extérieure) cette peur de mourir. Nous pouvons ici admettre que cette âme sachant intuitivement que la Vie à laquelle elle participe pleinement, ne sera que brièvement interrompue tant que les conditions propres à sa réincarnation seront possibles, puisse ne pas craindre ce qui n'est somme toute qu'un incident de parcours. C'est dans ce sens que Jung, évoquant ce problème, affirmait que notre inconscient ayant déjà tellement vécu de vies, tellement engrangé de souvenirs, ne pouvait croire à la mort.

N'en serait-il pas de même pour celui ou celle qui, n'a pas encore pu ou voulu constituer un ego personnalisé? Pour affirmer cette thèse nous avons ici une correspondance intéressante, celle du fonctionnement de notre cœur. En effet chacun sait que les mouvements cardiaques sont de deux sortes: diastoliques et systoliques. Les premiers ont pour fonction d'ouvrir l'organe afin que le sang y pénètre. Les seconds, de le fermer, de refuser l'entrée à ce même sang.

Ces deux mouvements, outre leur action physique bien connue, participent à la construction de la conscience. Le mouvement diastolique conduisant l'âme à se laisser investir et par voie de conséquence à limiter d'autant sa conscience propre. Le mouvement systolique amenant cette même âme à se fermer au monde extérieur, afin de se retrouver seule, pour faire le bilan de ses acquis précédents.

Ceci bien entendu si le jeu inspir-expir est psychologiquement bien mené. Car, comme nous le savons encore, certaines âmes trouvent leur plaisir dans le jeu de ces pénétrations et n'ont nulle envie de constituer un ego, une personnalité; ce qui sous-entendrait des responsabilités à assumer, des valeurs à défendre. Si nous pouvions interroger la polarité femelle qui oeuvre en nous et entendre sa voix, nous n'obtiendrions pas une autre réponse.

Ces âmes ne se soucient généralement pas de la mort. Elles ne la voient pas venir. Cette mort survient soudain et voilà, l'âme est ailleurs. Là où une partie d'elle-même se trouvait déjà. A cet état d'esprit nous comparerons les maladies de cœur appelées endocardites, myocardites, qui aboutissent souvent à une mort soudaine relativement douce, en tout cas non dramatique, et conforme à la plasticité dont a pu faire preuve une âme durant sa vie. Un état d'esprit conforme à celui de cette Marie qui, dans les Ecritures, à l'annonce d'une prochaine grossesse, s'exprime ainsi: qu'il me soit fait selon ce que tu attends de moi. Ou bien ces paroles de Jésus au début de son ministère: Non pas ma volonté mais ta volonté.

Il pourrait nous venir à l'esprit que si Jésus avait conservé, durant sa vie ici-bas, le même état d'esprit, il n'aurait jamais prononcé sur la croix les fatidiques paroles: Eli, Eli, lama sabaktani: mon Dieu, mon Dieu ou: ma force, ma force, pourquoi m'a tu abandonné. Il n'y aurait jamais eu de croix ni de crucifixion. Un Christ, dans l'intégralité de cette fonction, n'aurait jamais prononcé de telles paroles aussi angoissées. Sa conviction intime de recevoir la Vie en permanence (je suis le chemin, la vérité, la vie), de la répandre autour de lui en effectuant les miracles que l'on sait (sentiment qui psychologiquement représente le mouvement diastolique), ne lui aurait pas permis de prononcer de telles paroles.

Pour cette forme de conscience, la mort n'est jamais une tragédie, tout juste une comédie qui met en scène une fausse disparition et, le temps d'un entre-acte, l'âme est de retour bien vivante. Ce n'est pas pour des mesures d'économie que dans le théâtre grec antique un seul acteur, grâce à des masques successifs, interprétait plusieurs rôles.

Pensons ici à toute une littérature "dite orientale" aux titres souvent évocateurs. Par exemple: "La mort n'existe pas, j'ai décidé de parler". Evoquons encore la mort des Maîtres, des Gourous qui n'est pour eux qu'une simple formalité. Pensons enfin aux Ecrits chrétiens que l'on peut ainsi résumer: "La mort est vaincue, car Jésus-Christ est ressuscité des morts". Nous pouvons reconnaître ici le mouvement diastolique précédemment décrit.

Un autre indice peut nous aider à conforter cette thèse qui pourrait paraître à certains plus qu'aventureuse. Nous pensons ici à l'équivocation que ressent l'âme humaine dans des combats où entre en elle l'idée de sacrifice, de sang versé pour l'Eglise, pour la Patrie, ou pour toute autre cause idéelle dont cette âme s'est faite le défenseur. Elle n'a plus peur de mourir. Elle vit dans une exaltation permanente, dans le bonheur de *donner sa vie*. Attitude qui est propre au mouvement diastolique.

L'attitude des femmes restées femmes devant la mort appartient également à la mouvance diastolique, compte tenu de leur attitude habituelle de passivité. Il n'en sera pas de même pour le mouvement systolique, celui qui aboutit à la conscience de soi. Nous pouvons ici dire que plus la prise de conscience de soi, vers laquelle ce mouvement tend, s'établit, plus l'ego se personnalise, et moins l'idée de la mort est supportable. Les dernières paroles prononcées par Jésus sur la croix clamant son angoisse illustrent clairement cet état d'esprit.

Ce vide soudain, cette solitude poignante, ce silence impressionnant qu'il faut affronter quand les forces héréditaires, ces forces qui par conjonction véhiculaient la vie, le pouvoir, font brusquement défaut alors que l'avenir ne peut encore apparaître, ne constituent-ils pas cette porte étroite qu'il faut un jour franchir sans autre garantie que sa propre foi dans un nouveau monde, une nouvelle terre, un nouveau corps, une nouvelle respiration?

Cette absence de *garantie*, le Christianisme établi socialement, politiquement, n'a pu jusqu'ici et ne peut encore l'admettre. Pour les docteurs de la nouvelle loi ce moment poignant d'incertitude ne peut être, en cet être d'exception, que celui de sa nature humaine très vite relayée par sa nature divine immortelle, omnisciente, omnipotente, qui reprend très vite la direction des opérations et lui donne une grandiose résurrection au cours de laquelle la gloire, la magnificence, le choeur des armées célestes, le récompensent de ce sacrifice vécu par amour pour ce Dieu qui, en lui, a ainsi montré la dimension de ses sentiments pour l'humain et acquis par ce fait une nature divine plus performante que jamais.

On peut ainsi comprendre l'évangéliste Luc qui se sentit poussé à faire disparaître ces paroles de désarroi et à les remplacer par "Père je remets mon esprit entre tes mains". Ou bien l'évangile de Jean corrigé par l'Ecole d'Ephèse: "Il dit tout est accompli puis il rendit l'esprit". Cet esprit divin avec lequel désormais il s'identifie. Paroles qui traduisent une parfaite maîtrise de la situation, une fin digne de l'Ancienne sagesse; étant entendu que la sueur de sang du jardin de Gethsémanée n'est qu'un incident momentané, une brève défaillance.

Pourtant les deux plus anciens évangiles Matthieu et Marc n'ont retenu des derniers instants de ce Messie qui ne voulait plus l'être, que ces paroles o combien humaines devant la mort qui s'approchait: "Eli, eli, lama sabaktani".

Une véritable désolation, une véritable tragédie que partagent ses proches. Non seulement les apôtres qui se sont tous enfuis, mais encore les femmes qui l'on accompagné dans ce court ministère. Tragédie que nous restitue le dernier chapitre de l'évangile de Marc : chapitre 16, versets 1 à 8:

Lorsque le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, et Salomé, achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. Le premier jour de la semaine, elles se rendirent au sépulcre, de grand matin, comme le soleil venait de se lever. Elles disaient entre elles: Qui nous roulera la pierre loin de l'entrée du sépulcre? Et, levant les yeux, elles aperçurent que la pierre, qui était très grande, avait été roulée. Elles entrèrent dans le sépulcre, virent un adolescent assis à droite vêtu d'une robe blanche, et elles furent épouvantées. Il leur dit: Ne vous épouvantez pas; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il s'est éveillé, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée: c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Elles sortirent du sépulcre et s'envièrent. La peur et un tremblement les avaient saisies; et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur effroi.

Ici encore l'Eglise primitive ne pouvant supporter qu'un évangile se termine d'une manière aussi tragique, crut bon d'ajouter onze versets au cours desquels Jésus ressuscité reprend contact avec ces femmes puis avec les onze disciples. En des termes qui reflètent déjà l'enseignement que cette Eglise délivrera à travers l'Empire romain, Jésus demande à ces disciples de partir prêcher la bonne nouvelle de sa résurrection, baptiser ceux qui viendront à eux, chasser les démons, parler des langues nouvelles, saisir des serpents venimeux, boire éventuellement un breuvage mortel sans être incommodé, imposer les mains aux malades qui seront ainsi guéris. Puis après les avoir ainsi intronisés, Jésus est enlevé au ciel où il s'assied à la droite de Dieu. Versets 9 à 19.

Comment, dans ces conditions, cette relecture de la passion et de la mort de Jésus de Nazareth peut elle nous faire entrer dans ce que nous appelons une tragédie au plein sens du terme: à savoir l'agonie et la mort non pas seulement d'un homme mais d'un Dieu qui a voulu se faire homme et qui, dans cette aventure, a perdu définitivement sa déïté?

Face à cette totale incompréhension efforçons-nous toutefois de ne pas trop charger cette Eglise naissante. Car sous l'influence encore puissante de la communauté judaïque et de l'Empire romain comment aurait-elle pu pressentir l'extraordinaire mutation de ce Dieu? Un Dieu venu déposer volontairement son ancienne et pesante héritage pour connaître ensuite, au plein sens du terme, une vie nouvelle entièrement débarrassée d'une paternité qui avait fait de lui un "ancien des jours" partiellement dévitalisé, harassé par ces milliards de créatures qui lui demandaient constamment les forces qui leur étaient nécessaires pour poursuivre leur existence.

Un Procréateur qui créant à son image et à sa ressemblance afin de se contempler dans ses enfants, a vu peu à peu cette image se ternir, ce miroir se brouiller dans la mesure où ces âmes, ne répondant plus à ses sollicitations, se dispersaient elles-mêmes au point de menacer son unité première d'éclatement, d'atomisation.

Il n'est certes pas facile, après vingt siècles de foi en un Dieu intouchable quant à son intégrité, que ce soit sur le plan physique, psychique ou spirituel, d'admettre que ce désir d'être un dispensateur de vie puisse être à l'origine d'une demande permanente, devenue dans le temps pernicieuse. Celle émanant de toutes ces âmes qui, mises au monde de cette façon, de par leurs disparités, leurs éparpillements, leurs conflits permanents, attendent à sa propre vitalité. Comme ces pères qui, toute proportion gardée, s'épuisent à nourrir une nombreuse progéniture qu'inconsidérément ils ont mise au monde.

Cette hypothèse nous permettrait d'ajouter une nouvelle raison à son incarnation sur cette terre: le désir de retrouver un corps, une unité, une vitalité, une jeunesse, gravement endommagés par cette reproduction devenue au cours des âges catastrophique, tragique. De déposer ici-bas cette volonté d'être pour les autres une source de vie. De ne plus ressentir cette conjonction fatigante avec des âmes de plus en plus nombreuses, de plus en plus exigeantes. De mettre définitivement fin à ce vieillissement débilitant.

Problème que peut connaître bien évidemment chaque père de famille face aux problèmes que posent ces engendrements. A ceci près qu'ici-bas l'épreuve est, grâce la mort, momentanément interrompue dans l'attente d'un nouveau cycle de vie.

Il n'en serait pas de même pour la race de ces dieux, bien que dans cet ailleurs les mesures de temps ne soient pas les mêmes. Mille ans sont comme un de nos jours affirme cette même Ecriture. Ce qui n'empêche pas un jour la vieillesse d'être au rendez-vous, bien qu'il faille encore, pour ces dieux, donner, nourrir, abreuver.

Prenant alors conscience de cette tragédie, ne pouvons-nous pas imaginer qu'après avoir vécu ce drame, ce Dieu, auquel nous nous référons, ait décidé de se débarrasser de cette charge parentale, pour accéder à un Moi véritable. Une opération douloureuse incluant le déclin et l'épuisement de la force générésique, cette force qui s'écoula de son corps crucifié et se répandit sur la terre?

Acceptant cela nous pourrions comprendre pourquoi l'Eglise chrétienne, notamment Catholique romaine et Orthodoxe, pratiquant la transsubstantiation, a voulu reconstituer dans le Calice sacré ce sang avec lequel elle renouvelle ses forces vives en les transmettant aux communiant. Cette force générésique qui transite dans le sang des dieux et des hommes est ainsi utilisée avec les résultats que l'on sait.

C'est pourquoi, toujours dans cette hypothèse de travail, ce Dieu devenu un jeune divin-Humain, débarrassé sur la croix de cette charge parentale, attend que cette idée germe en nous et nous conduise à vivre un jour cette nécessaire tragédie pour qu'à notre tour nous nous libérions de ces charges et formions cette unité intérieure désormais indivisible.

C'est ainsi qu'il n'y pas eu que du sang qui soit sorti de l'ultime blessure de Jésus de Nazareth. L'Evangile de Jean nous livre ici un détail capital qui n'a pas été retenu par les autres évangélistes. Jean 19. 31-34:

Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, -car c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour- les Juifs demandèrent à Pilate qu'on rompt les jambes aux crucifiés, et qu'on les enlevât. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau.

Cette cinquième et dernière blessure va nous permettre d'entrer dans la compréhension de ce qui a pu réellement se passer dans le tombeau de Golgotha. Car deux liquides apparaissent: du sang et de l'eau. Deux liquides que l'Eglise a reconnu comme étant les symboles de l'eucharistie et du baptême. Sang et eau qu'elle s'empressa de réunir à nouveau dans le Calice qu'elle offre à ses prêtres, reconstituant ainsi ce qui, sur la croix, avait été séparé.

Dans cette hypothèse, que nous présentons ici, il serait facile de voir à travers cette séparation, d'un côté la force générésique, collectivement encore indispensable au salut de l'humanité; la procréation offrant à de nombreuses âmes la possibilité de se réincarner sur terre et de bénéficier de son mode très spécial de formation.

D'un côté des âmes dont l'Eglise, quoi qu'on puisse en dire, a le souci, mais néanmoins, de l'autre, une force générésique que Jésus est venu éprouver en lui avant de connaître une vie nouvelle.

D'un côté le sang rouge, de l'autre, les Eaux primordiales, porteuses de la Vie avec un grand V. La Vie sans affectation spéciale que l'on peut utiliser à toutes fins utiles, inutiles ou désastreuses à terme. Cette eau indispensable pour tout simplement vivre, prendre ou reprendre conscience. Cette rosée du monde originel avec laquelle Jésus composa son nouveau corps, son nouveau sang, dont le jus de raisin non fermenté peut ici bas être apparenté. Un sang propice au développement d'une conscience redevenue innocente bien que riche de cette terrible expérience, bien que devenue réellement sage et aimante.

Retenons encore que cette eau qui s'écoula de la poitrine de Jésus, plus précisément - le texte grec le dit clairement: πλευρα - de la plèvre, du rythmique, du lieu où se trouve symboliquement l'âme, l'authentique conscience de l'être, est une eau matricielle chargée ici des éléments indispensables à la construction de son nouveau corps. Une eau garante d'une véritable nouvelle jeunesse enfin retrouvée. Une eau "amniotiquement" pure; la racine "amnios": l'agneau, dont est constitué ce mot, nous ramenant à l'innocence retrouvée, indispensable pour connaître une telle naissance.

Mais avant d'aller plus loin, d'être capables de mieux comprendre cette exceptionnelle mutation dont le tombeau de Golgotha est le symbole, nous devons revenir sur les raisons qui ont conduit ce Dieu à s'incarner sur cette terre. En particulier sur celle que l'Eglise chrétienne ne désire ou ne peut encore enseigner. Et pourtant, mille huit cents ans avant cette venue, une histoire "sainte" mémorable, voire capitale pour le sujet qui nous occupe, est arrivée à un grand chef de tribu nommé Abraham. C'est cet ancêtre qui, dans l'Ancien Testament inaugure la lignée paternelle que ce Dieu choisit pour mener à bonne fin son incarnation. Celle qui aboutit à Joseph le géniteur du corps physique qu'il utilisera sur cette terre.

Et pourtant le Christianisme eût pu s'interroger sur ce bouc empêtré dans un buisson, puis utilisé, sacrifié, pour que le fils ait la vie sauve. Rappelons ici qu'en hébreu בָּיִל "Ayil", signifie soit un bélier (animal que les traducteurs généralement choisissent) soit un cerf, soit un bouc dont la symbolique conviendra mieux pour illustrer notre sujet; ces animaux étant renommés pour leur puissance générésique.

Cette scène, d'une rare puissance émotionnelle, décrit un père qui, tenant un couteau à la main, s'apprête à égorger son fils unique au nom d'une idéologie sacrificielle. Selon notre compréhension, ce bouc typifie la tragédie que ce Dieu connaîtra sur la croix. Tragédie qui mettra fin à ses jours ici-bas. (cf Genèse 22)

Le mot tragédie provient du grec. *τραγος* "tragos" c'est le bouc. *τραγιδεω* "tragidéo" le chant du bouc, rappelle la cérémonie religieuse qui était offerte à Bacchus dans les temps anciens. Cérémonie au cours de laquelle on immolait un bouc pendant que les prêtres entonnaient un hymne funèbre. Ce mot désigna ensuite un choeur de tragédie, puis une mise en scène, enfin un sujet de tragédie.

Appliqué à notre sujet, ce bouc préfigure donc non pas le fils mais le père. Il préfigure la mort de ce Dieu sur la croix de Golgotha; ce Dieu dont la couronne d'épine que les soldats romains posent sur sa tête durant son procès, rappelle étrangement le buisson épineux qui, dans ce récit, emprisonne l'animal. (cf Matthieu 27.29)

Ce sacrifice du père, qui prépare une bouleversante mutation non seulement du Dieu mais encore de l'humanité toute entière, n'a pu être jusqu'ici compris par l'Eglise chrétienne pour les raisons que nous avons évoquées. Il a donc fallu que cette Eglise ressuscite ce Dieu dans toutes ses prérogatives passées, et reconstitue le sang versé sur la croix.

Nous retrouvons ce besoin, encore vital pour le plus grand nombre des âmes qui s'incarnent régulièrement sur cette terre, dans la mythologie grecque avec la grande figure de Dionysos qui typifie cette puissance sexuelle régulièrement entretenue lors des fêtes qui lui étaient consacrées. Fêtes au cours desquelles le sang d'un bouc, immolé sur l'autel du sacrifice, réanimait chez les participants cette force de reproduction devenue universelle.

Puissant archétype que nous retrouvons en orient sous les traits du dieu Agni, le dieu de la force génératrice. Force qui se manifeste dans le buisson ardent au sein duquel le dieu que vénère Moïse lui apparaît. Force qui conduit celui qu'elle anime à créer des âmes à son image, selon sa ressemblance.

Magie du sang versé que le Christianisme prolonge en ressuscitant, puis en crucifiant à nouveau ce Dieu, afin de bénéficier de ce sang qui, par cette Messe, par ce sacrifice permanent, entretient les forces dont nous avons besoin pour, à notre tour, procréer des corps, sinon des âmes, à notre image selon notre propre ressemblance. Pratique sanglante que nous retrouvons -Bouddhisme mis à part- dans toutes les religions du globe qui, d'une manière ou d'une autre, doivent faire couler ce sang rouge véhicule de la force de reproduction.

Mais comment faire autrement ici-bas pour conserver la vie, pour renaître quand il le faut, pour que notre évolution ne soit pas interrompue?

Mais quelle somme de responsabilité accumulée ne découvrions-nous pas quand notre propre conscience devient capable de se rendre compte des effets à terme de cette procréation! Imaginons ce Dieu venu s'incarner parmi nous, ce géniteur depuis des temps immémoriaux, contemplant, comme il le promettait à Abraham, son immense famille qui s'accroît actuellement ici-bas selon un rythme qui devient effrayant pour la survie de cette planète. Une population qui double tous les vingt ans.. Des mégapoles qui engendrent tous les maux que nous savons.

Regarde, disait ce Dieu à Abraham, les étoiles du ciel, les grains de sable sur les rivages de la mer, ainsi sera ta descendance. Devait-il s'en réjouir? Notre hypothèse est que ce même Dieu finit par se repentir d'être à l'origine d'une telle multiplicité dont il ne pouvait plus limiter la croissance; des âmes qui, par leur défaut d'entente, finissaient par mettre en danger sa propre unité intérieure.

Une prise de conscience qui permet de comprendre l'origine du phénomène de vieillissement à partir de responsabilités devenant avec le temps, au plein sens du terme, crucifiantes. Une prise de conscience qui justifierait le choix de cette terre où l'on peut, grâce à la mort, être libéré de cette paternité devenue une menace pour l'intégrité du moi, pour l'unité des parties de l'être. Une terre où l'on peut, à terme, redevenir jeune, débarrassé pour un temps ou définitivement de ces chaînes, en connaissant une nouvelle naissance qui ne soit plus tributaire de cette force génératrice. Une nouvelle naissance qui met un terme à la procréation, au désir de mettre au monde, de multiplier sa propre image, sa propre ressemblance.

Mais pour en arriver là que de chemin parcouru depuis que *κρόνος*, Chronos, appellation grecque de l'Ancien des jours des hébreux, le Père du temps, de ce temps qui nous limite, nous constraint, et à terme menace notre existence, a pour la première fois procréé. Que de chemin parcouru par ce Titan (avec ce que ce nom sous-entend de puissance, de recherche de domination), accompagné de son épouse mythique *ρέα* Rhéa, raya en hébreu, à savoir une conscience qu'il eut voulu ne pas entendre (en fait un inconscient déjà actif), une conscience qui, ressentant son désir génératrice, le mettait en garde en lui disant que s'il procréait, lui le Maître du monde d'alors, il serait détrôné par l'un de ses enfants.

Sachant cela on peut alors mieux comprendre la lutte pathétique de ce Dieu réabsorbant, tant qu'il le put, ces formes émanées de lui devenues ses images. Formes que la nature, mythiquement appelée encore Rhéa, mettait facilement au monde compte tenu de la subtilité de cette première matière (la matière-prima des alchimistes).

Formes qui dépendaient essentiellement de la volonté de celui qui les avait mises au monde, jusqu'au jour où cette nature, devenue plus dense, ne permit plus cette réabsorption. Ne faut-il pas en effet que ce que la conscience porte en elle-même, soit vécu par elle, qu'elle en fasse l'expérience?

Ainsi Zeus vit le jour. Il suça le lait d'Amalthée. Amalthée était une chèvre. A la mort de cette dernière, il revêtit sa peau (l'Egide). Il devint ainsi, symboliquement parlant, un jeune bouc capable désormais d'affronter son géniteur. La puissance générésique qui le menait désormais à son tour, conjointe à son désir d'être le plus grand, devint une force redoutable que l'éclair concrétise.

Aidé de ses frères il mit fin au règne de Chronos et fonda l'Olympe où désormais il assume sa paternité; intervenant, s'efforçant d'apaiser les querelles qui surgissent un peu partout. Il passe son temps (outre la procréation pour laquelle il montre des talents remarquables) à punir les coupables qui semblent remettre en question son autorité.

Ces multiples responsabilités, longuement assumées, ont fait de lui un être d'un âge mûr. Il fait encore face, il gouverne toujours, mais pour combien de temps encore? Lequel de ses nombreux fils se dressera un jour pour le détrôner?

Ce schéma évolutif est bien entendu devenu banal, universel. A ceci près qu'ici-bas on peut tuer, faire disparaître par un acte de force le concurrent. Ces meurtres sont appelés des parricides ou des infanticides. Un des exemples devenu légendaire est l'histoire d'Oedipe que la psychologie élève au rang de complexe. Nous allons nous y intéresser de près car si nous retrouvons ce banal affrontement entre un père et un fils, vient s'ajouter, ce qui ne semble pas le cas dans le monde des dieux, l'inceste.

Oedipe tue son père et épouse ensuite sa mère. Ce qui fait beaucoup, trop même, puisque dans ce mythe, Jocaste cette mère, prenant conscience de son acte, se pend et qu'Oedipe pour la même raison se creve les yeux.

Les incestes, dans l'autre monde, sont généralement, nous pourrions dire banalement commis entre frères et soeurs. Ici-bas également car il n'y a pas si longtemps que les grandes dynasties (pensons notamment aux Pharaons) se reproduisaient de cette façon. Et si nous nous remémorons la mise en garde évangélique qu'il suffit d'un désir, d'un regard, pour qu'un acte soit réellement commis, combien d'adultères, d'incestes, sont journallement pratiqués dans les familles terrestres?

Combien de parricides, d'infanticides sont-ils désirés sans que l'âme passe à leur exécution?

La gravité de l'acte est bien entendu relié au développement de la conscience. Dans le mythe d'Oedipe nous nous trouvons devant un parricide et uninceste aggravés, car Oedipe tue son père et épouse sa mère *sans le savoir*. Si nous remplaçons le mot *savoir* par celui de connaissance nous saisirons mieux l'importance de l'acte commis.

Nous le saisirons mieux si derrière ce père tué, symboliquement, nous discernons les principes, les lois qui régissent, qui maintiennent en ordre la société. Et si nous voyons là une Sagesse qui, dans le passé, a fait ses preuves. Une sagesse fondée essentiellement sur la hiérarchie de droit divin. A *savoir*, un père céleste et ses enfants soigneusement répertoriés, placés aux postes-clé. Un père céleste qui, ici-bas, a son principal représentant: un Juge, un Roi, un César, un Pape. Bref, un Ordre déclaré immuable et universel.

Nous saisirons mieux la gravité de l'inceste commis par Oedipe si derrière cette mère épousée, symboliquement, nous discernons cette immense matrice que forme l'inconscient portant en elle-même la mémoire intégrale du passé jusque dans ses origines tumultueuses.

Nous saisirons mieux la gravité de ces actes commis *sans le savoir* puisque, collectivement, comme les Grecs il y a maintenant vingt-cinq siècles, nous attendons à la vie du père et sommes ensuite poussés à épouser notre mère. Chacun aura ici compris que nous évoquons la naissance de la république dont les Grecs furent les fondateurs. Cette république qui pense avoir acquis une suffisante sagesse pour nommer au suffrage *universel* ceux qui sont censés conduire ses destinées, montrer le chemin à suivre, faire respecter ce nouvel ordre.

Si nous nous référons encore à cette première référence à la démocratie, nous pouvons comprendre ce que coûte le meurtre d'un père, en assistant au cours de l'histoire, après une brève réussite sociale, au déclin de ces républiques rongées par le scepticisme matérialiste et le cynisme commercial dont l'âme grecque fut, en son temps, affligée.

Nous pouvons d'autant mieux nous y référer que nous avons recommencé cette aventure en décapitant, au dix-huitième siècle, le père, le monarque représentant cette Ancienne sagesse qui, après le désastre Grec avait repris dans l'Europe adolescente la direction des opérations. Les effets de la mort de ce "père", de ce Roi, *sans le savoir* furent, il est vrai, rapidement contrariés par le retour d'un père remplaçant en la personne d'un Empereur. Cette substitution est encore d'actualité, comme si nous ne pouvions nous décider à commettre définitivement ce meurtre.

D'abord ces royautes qui ont succédé aux républiques, puis maintenant les régimes présidentiels qui, *sans le savoir*, s'efforcent subtilement de remettre en place les prérogatives royales.

Loin de nous la volonté de donner une dimension politique dans cette étude, mais simplement de montrer comment, *sans le savoir*, nous vivons le complexe d'Oedipe.

Passons maintenant à l'inceste maternel. La démonstration sera moins évidente tant il est vrai que dès que nous avons à faire avec l'inconscient, qu'il soit collectif ou personnel, rien ne devient simple. Cetinceste se manifeste, semble-t-il, quand l'âme collective ou individuelle, découvre qu'elle n'a plus de repère, conséquence du meurtre du père, plus de sens à donner à sa vie. Cette âme peut alors, pour échapper à l'angoisse qui l'a saisie, rechercher de nouveaux repères, par ce qu'on appelle: le retour à la nature, ou au monde des rêves qui semblent devoir la réinscrire dans un monde cohérent où elle sera à nouveau prise en charge.

Nous décrivons ici brièvement, symboliquement, ce que représente la Mère. A savoir d'une part, la Nature avec un grand N, et d'autre part l'Inconscient, cette nature intérieure qu'aujourd'hui, il faut bien l'avouer, nous ne comprenons pas plus que l'autre.

Cetinceste *sans le savoir* consiste donc pour l'âme, souffrant de la disparition du père, d'effectuer un retour à la nature; une nature réputée bonne, sage. Il s'agit alors de l'écouter, de vivre étroitement avec elle en faisant au besoin un véritable retour à la terre. Ou bien, choix de plus en plus pratiqué par une jeunesse qui ne voit plus sa place dans la société présente visiblement en décomposition, le retour, par le moyen de la drogue, au monde des rêves, au retour momentanée dans un jardin d'Eden qui peut assez vite laisser apparaître une toute autre réalité.

Le prix qu'il faut de toute façon payer dans cette forme d'inceste est la perte non seulement de conscience, mais surtout de conscience de soi dans un investissement qui peut se révéler, à terme, tragique. Et surtout la découverte d'un monde qui, sans fil conducteur (cf le mythe du Minotaure et le parcours de Thésée) présente encore moins de repère que celui qui apparaissait après le parricide.

Que le lecteur ne croie surtout pas qu'ayant dit cela nous privilégiions l'Ordre établi par le père mythique. Si ce père était resté fort on n'aurait pu le tuer même *sans le savoir*. Mais comme nous l'avons vu il ne pouvait à terme que vivre cette mésaventure.

La faute de ces fils, semble-t-il, est de s'imaginer qu'ils peuvent remplacer ce père, alors qu'ils portent en eux-mêmes, *sans le savoir*, le même héritaire auquel ils n'ont pas encore touché. D'où, sans retour en arrière, sans l'aide d'un nouveau père, la dégénérescence rapide de la société républicaine.

Sachant cela, le lecteur pourrait alors se demander pourquoi, possédant les mêmes tendances, les mêmes désirs, l'ordre constitué par le père peut se maintenir dans le temps et défier quelquefois les millénaires? Ces fameux miléniump dont les Apocalypses inspirées font généralement état? Apparemment parce que cet Ordre utilise le sacré. Le Roi, peu importe qu'on l'appelle Pharaon, Juge, Empereur, Pape, règne au nom d'un Dieu (invisible) réputé Tout Puissant, pouvant atteindre le sujet rebelle et à plus forte raison le régicide, là où il se trouve. Ce Dieu peut en tout cas sévèrement le pénaliser quand il passera dans le monde des Esprits. Cette crainte était, dans le passé, suffisamment forte pour maintenir cet ordre. Ajoutons une puissance temporelle redoutable et nous aurons les clés d'une harmonie vécue sinon intérieurement du moins extérieurement.

Ayant apporté au régime de ces pères les critiques que l'on sait, il semble évident que cette faiblesse qui entraîne, via la république devenue anarchique, plus ou moins rapidement la décomposition des moeurs, soit un jour patente. Et si nous suivons avec attention les cycles de la nature, nous constaterons que tout authentique nouvel état est précédé d'un retour du précédent au tohu-bohu d'où il est lui-même sorti. Ce qui veut dire que l'écroulement d'un ordre quel qu'il soit, devrait permettre aux âmes soucieuses de vivre un nouvel état, de se libérer de l'ancien pour constituer une nouvelle forme de vie. Encore faut-il en avoir les moyens, les possibilités, sinon c'est le retour obligatoire, soit au père, à l'ordre ancien, soit à la mère, à la perte de conscience dans l'attente d'un retour possible dans ce monde ou dans un autre quand la situation le permet.

Un épisode du mythe d'Oedipe illustre cette perte de sacralité qui entraîne la décomposition à terme de la civilisation qui l'engendre. C'est celui où ce héros, pensant fuir sa terre natale pour éviter de tuer son père et épouser sa mère comme l'Oracle consulté le lui avait prédit, alors qu'il a déjà tué ce père *sans le savoir*, rencontre le Sphinx ou plutôt la Sphinge. Un monstre qui a pour habitude d'avaler sans autre forme de procès tous ceux et celles qui sont incapable de répondre aux énigmes qu'il pose. Oedipe répondant à ses questions non seulement n'est pas avalé mais encore, provoquant la disparition de ce gardien du seuil, il peut entrer dans Thèbes

Thèbes, ville grecque de Béotie, symbolise dans ce mythe la grande métropole égyptienne gardienne de la Tradition; cette ancienne Sagesse provenant d'une civilisation antérieure maintenant engloutie. Thèbes - Karnak et son stupéfiant musée qui, à l'époque, contenait les statues de tous les Pharaons dont la succession ininterrompue depuis des siècles garantissait l'extraordinaire puissance de cette Race, de ces dynasties grandes consommatrices d'âmes non encore formées, restées infantilisées, toutes appelées à oeuvrer pour la gloire de ses dirigeants, de ses dieux. Toutes appelées à entreprendre les gigantesques travaux dits pharaonniques. Un seul sur le trône, les autres autour.

Ce terrible gardien qu'Oedipe affronte typifie ici la forme prise par cette civilisation que les Grecs ont reproduite sous la direction des dieux qui précédemment menaient l'Egypte, jusqu'à ce qu'un de ses Pharaons, Aménophis IV, encore appelé Akénaton, ne s'avise de remettre en question cette belle Sagesse en engageant une réforme qui, à terme, bien après la mort de ce Pharaon, décomposa, ruina cet Empire.

La Sphinge, l'image de cette civilisation reconstituée en Grèce, grande consommatrice d'âmes, n'a pas de prise sur Oedipe qui pressent ce que doit être un humain digne de ce nom. Elle ne peut l'assimiler, l'intégrer dans le système en place. Il serait bon ici, de lire, relire, ou se remémorer ce que dit Swedenborg concernant l'arrivée des âmes humaines dans le monde spirituel qu'il compare à un vaste organisme, à un vaste corps humain qui absorbe ces âmes en s'efforçant de les assimiler. Les meilleures, dès leur ingestion buccale, trouvent aussitôt leur place et participent avec bonheur au jeu de l'organe social avec lequel elles ont le plus d'affinité. Pour les autres le transit commence avec le passage dans l'oesophage, puis dans l'estomac où, après un léger brassage, elles peuvent être assimilées et, à leur tour, se conjointre à l'organe de prédilection. Pour celles qui restent le transit se poursuit. Les sucs intestinaux agissent avec la sévérité que l'on sait. Ce jugement est encore propice à l'assimilation de certaines. Pour les autres, improches à la vie de ce grand corps universel, il ne reste plus que l'expulsion et le retour sur terre par le moyen de la reproduction, à moins qu'elles ne trouvent, momentanément, le moyen de survivre dans un non-man-land que la Tradition appelle les enfers.

Nous retiendrons ici que cette Sphinge, sans qu'il lui soit possible de l'assimiler, laisse passer Oedipe. Ce qui équivaut, pour la ville de Thèbes qui représente la civilisation grecque d'alors fondée sur le modèle égyptien premier grand corps social, à l'absorption d'un poison.

Car Oedipe porte en lui-même d'autres espérances. Il commence à croire à d'autres valeurs. Ces nouvelles idées vont empoisonner la vie de cette cité après qu'il ait épousé Jocaste qui, souvenons-nous, l'avait lui-même mis au monde. La peste va bientôt étendre ses ravages et conduire les autorités à rechercher le coupable. Cette peste, symboliquement, représente la décomposition de la société gagnée par des idées nouvelles, véritables virus (vérus=vérités) qui agissent subtilement en induisant tout d'abord un doute, puis une remise en question des valeurs anciennes jusque-là considérées comme des dogmes intouchables, sans que pour autant ces "vérités" puissent encore être appliquées.

L'étymologie du nom "Oedipe" nous révèle les caractéristiques de ces idées qui vont, pour un temps, bouleverser le monde antique. Si nous décomposons ce mot grec nous trouvons οὐδε "Oidé" l'idée et πούς "pous" le pied. Traduction littérale : l'idée du pied, l'idée qui vient du pied, ou bien encore : un pied qui pense ou, ce qui revient au même, penser comme un pied, locution devenue courante en français. Ce qui définit, avec la symbolique du pied, l'organe le plus près du sol, le plus terrestre. Une pensée sensuelle, pour tout dire matérialiste. Une pensée que les grecs engendreront et qui sera à l'origine de cette philosophie qui va bouleverser l'ancien monde.

Cette forme particulière d'esprit est pressentie dès la naissance d'Oedipe. Celui-ci est abandonné par son père, Laïos. Ce nom signifiant : celui qui a du bien, de nombreuses possessions. Laïos symbolise ainsi l'Ordre ancien. Oedipe est non seulement abandonné par son père, mais encore pendu par les pieds à un arbre, donc la tête en bas. Ce qui eût dû entraîner sa mort si des bergers passant par là ne l'avaient recueilli et élevé avec une sagesse toute naturelle qui, à bien réfléchir, peut encore constituer les meilleures prémisses de la pensée scientifique.

L'épidémie de peste ayant sévi, le responsable découvert, l'inceste mis à jour, Jocaste se pend et Oedipe se crève les yeux. Si nous acceptons qu'Oedipe puisse représenter, dans cette étude, la nouvelle pensée matérialiste, et que cette pensée ait peu à peu, dans un premier temps, décomposé (la peste) la société grecque d'alors, si nous acceptons encore, que Jocaste puisse correspondre à cet inconscient collectif qui, sans le contrôle d'une sagesse doctrinale bien établie, appelle puissamment l'âme momentanément libérée de la pesante hiérarchisation et l'entraîne à vivre ce que nous avons précédemment décrit, nous pouvons comprendre la signification de cet inceste.

Ce qui peut cependant apparaître moins clair, c'est la pendaison de Jocaste et la cécité que s'inflige Oedipe.

A moins que l'on accepte que la pensée, devenue matérialiste, puisse avoir sur un inconscient, qui, jusque-là, bien que limité, contrôlé, restait néanmoins à la disposition de l'âme, notamment dans sa fonction vitalisante, un effet pernicieux, il ne sera pas facile d'en comprendre la symbolique.

Car cette pensée matérialiste est en soi, par son fonctionnement, à terme, desséchante, minéralisante, sclérosante. Pour employer une image, qui cependant correspond à la réalité de ce mythe: cette forme de pensée a pour effet de séparer la tête du corps. Ce qui est le propre de la pendaison. Le matérialisme finit par dresser une barrière infranchissable (sauf pendant le sommeil), qui isole l'inconscient, encore tyfifié par le corps relié à l'univers, et le conscient momentanément individué. Jocaste typifiant ici, par sa pendaison, cette tragique coupure qui va handicaper sérieusement l'avenir de cette race grecque qu'elle représente.

Cette coupure a pour première conséquence, d'aveugler l'âme humaine. Elle ne percevra plus son monde intérieur. Ce monde relié à celui des dieux qui, depuis des temps immémoriaux, s'efforcent de conduire cette terrestre humanité.

Cette pensée matérialiste qu'Oedipe représente, et qui remet en question la foi ancestrale et les lois qui régissaient la cité jusqu'alors, a donc pour premier effet une errance qui aurait pu finir lamentablement si Oedipe, devenu aveugle, n'avait été accompagné, mieux, guidé, par sa fille Antigone qui le conduisit, après un bref parcours, vers le lieu où il trouva ensuite le repos et le trépas paisible: Athènes.

Cette ville correspond, dans l'essentiel, à la naissance de la véritable civilisation grecque, à sa spécificité: cette raison humaine, œuvre de la pensée matérialiste, cette raison sortie toute armée de la tête désormais autonome de cette civilisation. Mutation que la mythologie grecque immortalisa avec Athéna sortie déjà performante de la tête de Zeus après qu'Héphaïstos, le divin forgeron, lui ait fendu la tête; montrant ainsi la difficulté qu'auront ces dieux pour mettre au monde cette logique particulière.

Athéna naquit toute casquée. Ce qui décrit encore la forteresse qu'est devenue la tête qui ne peut plus que résonner, c'est à dire renvoyer pour comprendre, sans le laisser pénétrer ce qui lui parvient. Une forme particulière de virginité.

Athéna représente encore l'influence refroidissante de cette raison sur le monde des passions, des sentiments exaspérés. Elle conduit à la victoire grâce à une stratégie réfléchie. Elle émane un nouveau culte, celui de l'amour du travail qui conduira à la puissance industrielle que nous connaissons bien.

Antigone, dont nous allons plus loin découvrir la symbolique, conduit son frère-père non seulement à Athènes mais encore auprès de Thésée, le roi de cette cité.

L'étymologie de Thésée peut être comprise à partir du mot θησαυρός = "trésor" et du verbe: θησαυρίζω= "thésaurizo" thésauriser. C'est à dire, grâce à cette raison matérialisante, accumuler des connaissances qui, dans le futur, se révéleront sources de richesses. Thésée est encore lié à la conquête de la toison d'or, cette "peau" isolante, véritable rempart à l'abri duquel la pensée scientifique pourra se développer. Conquête d'une nouvelle lumière (argos) qui va désormais éclairer ce monde en formation qu'on appellera un jour : l'Europe. Thésée c'est encore le vainqueur du Minotaure qui symbolise les passions ardentes que cette raison combat et élimine.

Oedipe ne mourra pas à Athènes mais à Colone, une colline située au nord de la ville. Les premières colonnes du Temple que la Science dressera à l'observation objective.

Oedipe enseveli, Antigone revient à Thèbes où elle va affronter le Tyran de la ville : Créon.

Rappelons rapidement que Créon, frère de Jocaste, avait succédé à Etéocle et Polynice, eux-mêmes fils jumeaux d'Oedipe et de Jocaste. Ayant renié leur père après son bannissement, ils furent élus conjointement rois de Thèbes. Ils se mirent d'accord pour régner alternativement pendant une année, mais Etéocle, à l'issue de sa première année de règne, refusa de laisser la place à son jumeau et le bannit à son tour. Polynice injustement évincé, revint, et avec l'aide des Argiens assiégea Thèbes. Au cours de ce combat fratricide les deux frères périrent en se transperçant mutuellement. Créon, qui leur succéda, rendit les honneurs funèbres à Etéocle, défenseur malheureux de la ville et interdit toute sépulture à Polynice considéré comme traître à sa patrie.

Antigone de retour n'accepta pas ce verdict. Bravant Créon, elle procéda à un ensevelissement sommaire de ce frère. La sentence ne se fit pas attendre. Ayant gravement désobéi aux lois de la Cité, Antigone fut condamnée à être enterrée vive dans une grotte dont les issues furent murées.

Suivant notre exégèse, les deux jumeaux ne sont, symboliquement, que les deux faces, ombre et lumière, suivant le parti pris, d'un même personnage archétype. Etéocle= "la gloire" et Polynice= "les nombreux conflits" représentent l'ego, cette volonté de régner sur les autres qui entraîne des conflits permanents, souvent mortels pour ceux qui s'y livrent. Créon = "gouverner" particularise cette tendance permanente.

Pensons à d'autres jumeaux mythiques célèbres: Osiris-Seth, Rémus-Romulus etc.. Le règne des uns dans l'attente et la crainte du retour des autres.. Mais pourquoi, dans cette situation, Antigone met-elle sa vie en péril? Est-il donc si important de donner une sépulture à l'un des belligérants?

Pour s'efforcer d'y voir plus clair, il faut nous rappeler l'importance des ensevelissements chez les Anciens qui conservaient une relative vision de l'autre monde. Celui où vivent de nombreuses âmes qui ont quitté cette terre et qui peuvent encore, suivant certaines conditions, s'y manifester et apporter des perturbations souvent désagréables. C'étaient, pour ces Anciens, des âmes errantes, qui, ne trouvant pas de repos, revenaient se conjoindre aux vivants ici-bas, à ceux qui leur étaient conformes.

Ces "morts sans sépulture" étaient tout particulièrement redoutés. Quant à ceux qui bénéficiaient des services funèbres inclus dans les pratiques religieuses de la race, une place, correspondant à leur situation, leur semblait assurément acquise. Est-ce cette préoccupation qui conduit Antigone à mettre en danger sa vie pour que ce frère bénéficie à son tour d'un ensevelissement décent? Pour nous efforcer d'y répondre il est temps de nous intéresser à cet archétype, il faut bien le dire, hors du commun.

Cette locution "hors du commun", qui trouve une résonance particulière dans la psychologie des profondeurs, apparaît dès l'étymologie du nom. Ce nom est en effet constitué d'un préfixe: *αντί* "anti" que l'on peut traduire par: contre, à la place, en face, et d'un verbe: *γεννάω* "gennao" = engendrer. Ce qui donne en traduction littérale: en face, contre, à la place, de l'engendrement. Sous entendu: tel qu'il est désormais pratiqué sur cette terre. Ou bien encore: *un autre mode de naissance*

Voilà ce que, mythiquement, Oedipe conduit Jocaste à mettre au monde après que ce nouveau roi ait vaincu la Sphinge gardienne des lois de la cité. Jung, qui s'est interrogé sur la signification psychologique du personnage, a cru discerner l'anima d'Oedipe. Nous préciserons: son anima archaïque. C'est à dire la polarité femelle amoindrie jusqu'alors, autant chez l'homme que chez la femme, depuis le mode de procréation que nous connaissons. Cette fonction, qui est à l'origine d'une authentique immaculée conception, permet à l'âme végétale, animale ou humaine de traduire inconsciemment, spontanément, en une forme spécifique, ce qu'elle ressent, désire, pense.

Nous avons ici l'origine de cette Science des Correspondances dont Swedenborg a retrouvé l'existence. Mais au cours des âges, notamment à cause de la minéralisation des substances qui composent notre terre, cette projection spontanée ne fut plus possible, sauf dans le monde des rêves où elle est bien souvent éphémère sinon indécelable.

Dans cette lumière particulière, et dans le langage alchimique, Antigone peut être identifiée comme la Soror de l'Adept. Une alchimie tout d'abord essentiellement psychologique, qui conduit celui ou celle qui s'y livre, à rechercher tout d'abord un mariage intérieur avec cette polarité retrouvée. Une union chaste que les Cathares, les Troubadours, se sont efforcés de ressusciter au moyen-âge, les uns à l'intérieur, les autres à l'extérieur d'eux-mêmes, comme nous avons voulu le montrer dans une autre étude (cf l'Amour Courtois).

Antigone aux yeux violets (cf l'étude sur la symbolique des couleurs), c'est à dire capable de dévoiler à celui ou celle qui lui redonne sa pleine fonction, les véritables sentiments, les véritables pensées, les véritables désirs qui l'anime. Ce Jugement, qui peut apparaître redoutable à beaucoup, nous permet de comprendre pourquoi cette "belle au bois dormant" chez certain, puisse attendre encore longtemps son "prince charmant". Ce jugement est si redouté que cette merveilleuse Science des Correspondances, la Science des sciences des Anciens, soit aujourd'hui encore généralement niée, que ce soit par les scientifiques, les psychologues, ou par les théologiens.

Antigone va s'efforcer d'ensevelir son second frère. Voyons ici, dans ce geste qui va lui coûter une fois encore la possibilité d'être vue à la lumière solaire, le désir inconscient (car tout ce qu'elle fait est inconscient) de faire disparaître à jamais cet ego belliqueux qui ne peut qu'engendrer conflit sur conflit, et faire couler des flots de sang. Mais cet ensevelissement n'est, par manque de temps dans le mythe, qu'un simulacre: quelques poignées de terre hâivement répandues sur un corps qui, à l'issue de son errance, reprendra du service.

Nous arrivons à la fin de cette Tragédie que Sophocle, rendons-lui ici cette justice, avec puissance et sobriété, a composée, mis en scène, sans vraisemblablement se douter jusqu'où ces personnages pourraient nous mener.

Antigone est conduite vivante au tombeau pendant que son fiancé Haimon, "l'ensanglanté", fils de Créon roi de Thèbes, se suicide. Ne pouvons-nous pas, après cette étude, voir ici une préfiguration de la Tragédie qui se déroulera sur la croix tandis que Jésus de Nazareth agonise. Un homme meurt désespéré. Son âme, néanmoins, descend vivante au tombeau dans l'attente d'une délivrance qui, dans son cas, ne s'est pas faite attendre. Encore lui a-t-il fallu vivre une profonde mutation.

Qu'en est-il pour ceux qui veulent suivre ce difficile chemin de l'Individuation? Antigone est-elle encore au tombeau endormie, ou bien a-t-elle déjà repris du service prête à montrer l'envers d'un décor qui, jusque-là ne pouvait apparaître?

Dans l'état d'esprit des "sept sermons aux morts" de Jung: le chemin évolutif semble principalement passer par Thèbes, Athènes, Jérusalem-Rome, ou Alexandrie, à chacun de choisir momentanément en tout cas sa ville.

Chatel-Gérard mai 1997